

J. J. Mais devrions le - 1^{er} Mai, 1893. 1.
prendre note ^{par} ^{voies} ^{de} ^{la} ^{post} ^{de} ^{la} ^{ville} ^{de} ^{Paris}
de lire par lettres: en chacun dans la langue. et trait-
ant piquant et nouveau.

Cher Monsieur,
J'ai lu avec le plus grand plaisir votre
lettre, comme je lis tout ce qui sort de votre
excellente plume. Je me suis rappelé combien
quelques unes de ces lettres avaient intéressé
mon beau père, à qui j'en avais donné
lecture. Je n'ai pas encore reçu le Idoles,
ce livre tant attendu et déjà célèbre. S'il
n'est pas encore sur ma table, cela tient
à ce que j'ai voulu vous répondre tout de

suite. Je n'ai vraiment pas de temps à perdre.
Je suis très en retard avec vous. Et d'abord, vous
avez gâté mes enfants et j'en suis seule-
ment pas remercié. C'était au commencement de
l'hiver! Ensuite, j'en ai envoyé tout récem-
ment mon gros bouquin d'Et. de phil. n. g., sans
vous en annoncer l'envoi par un petit mot, ce qui
eût été de cent. A ce propos, vous ne me dites pas
l'avoir reçu, et je suis quelque peu inquiet de
notre silence sur ce point. Je crains qu'il ne se soit
égaré. Je vous ai dernièrement aussi adressé un
numéro du Figaro, contenant une interview,
révisée bien entendu de ma main. J'y tiens beau-
coup. Ça toujours été une de mes surprises de voir
chez mon beau-père, à côté de tant d'aisance, un
soin aussi méticuleux de la forme, un travail
aussi acharné, comme si véritablement il avait
toujours été un débutant.

Ne vous inquiétez pas beaucoup, on re-
ranche, de ce que peuvent bien dire les
entrevues et les interviewés du "ABC". Je
conviens que ces enfants se révoltent un
peu contre leur père. Aussi que pensez
vous qui ne reste à faire? Il est évident qu'il
faut les punir, comme il convient à leur
âge, en les mettant dans le coin. J'ai trou-
vé un coin sûr. Je vais leur faire un petit
article ou deux, où il ne sera facile d'avoir
raison d'eux. J'entends que l'article par-
raîtra ici, car, en parlant de Palamas
dans le "Figaro" et en le mettant au dessus
d'About - c'est ma conviction en ce qui
concerne son "Ballade" - si n'ai pas pu l'en-

gagement idem de trouver bien tout ce qui se
fait à Athènes ni même de donner à Mrody l'avan-
tage sur Huret. Ce petit là aura sur les doigts. Il
oublie que je suis aussi journaliste. Je vous avoue même
qu'en ma qualité de journaliste parisien si j'étais un
humble de me laisser ainsi rouler par un folleculaire
qui n'est seulement pas digne d'être aux pieds de
l'Acropole. Voyez vous, c'est par la vanité qu'il faut
prendre le grec. Vous êtes sûr de lui faire la blessure la
plus vive. Il y a là une petite fibune qu'il s'agit de
mettre à nu. C'est comme chez le dentiste. Se courber le
nez et puis appuyer dans la pointe d'acier de la
plume. Le patient hurle et je surs que j'ai hurlé.
Car - il faut avoir le courage de se défendre - je vous avoue
que je suis fort méchant. J'ai même plaisir à l'être. Ce n'est
pas pour moi, je vous assure. Ça m'est bien égal ! C'est pour
la jouissance toute impersonnelle et désintéressée de nous
venger un peu tous de la bêtise humaine. On disait à Ste-
phal : Mais ce n'est pas de la faute de X, s'il est bête.
Il répondait invariablement. Il n'en sait rien. - Il suit de son avis.
C'est toujours la faute des gens. On n'est pas bête, quand on ne veut
pas l'être.

3

Le voici donc, ce beau volume, dont
je me promets tant de jouissances. Gotti-
mi m'avait engagé à en rendre compte
dans la *Éclair* et j'ai accepté avec
plaisir. Je vous consacrerai donc un long
article, dont je vous demande toute fois
la permission de retarder de quelque
temps encore la publication. J'ai ici quelques
engagements assez pressants à remplir. Et
d'abord des épreuves à corriger, qui m'ar-
rivent en masse. Je publie un roman
chez Leiry, ou plutôt une nouvelle assez
développée, d'environ 22 pp. Dans le même

volume, vous retrouverez Talouse. Je vous enverrai
le livre aussitôt par.

Mais ce n'est pas de cela que je veux ici vous
parler. Vous reconnaissez l'auteur à ce détail: j'ai
tout de suite couru à la p. 388 - au lieu de com-
mencer par le commencement!... Ah! cher monsieur,
que je suis peu d'accord avec vous, dans ce que vous
dites à cette seule page! Je diffère d'avis avec vous
hélas! totalement, non pas seulement en ce qui
touche les critiques que vous me faites, mais surtout
à cause des idées générales, à cause des fonds de théorie
que ces critiques supposent. Vous avez cependant
l'esprit joliment large et meublé, ce qui est tout
un. Les connaissances que vous avez d'autres littérateurs
étendent singulièrement le cercle de vos rapprochements,
et, par conséquent, des principes d'art, qui sont devenus
ailleurs de monnaie courante, ne vous demeurent pas étran-
gers. Voyez cependant ici - oui, permettez moi de vous le

dire avec tout le respect que j'ai de ^{4.}
votre beau talent - voyez ici comme vous
vous trompez! Vous dites que mes phrases
n'excèdent jamais trois lignes. Cela d'a-
bord est matériellement inexact. Veuillez
vous reporter à la 'Eclair', 1891, p. ~~211~~ 211:
vous y trouverez une phrase de 34 lignes!
J'en sais quelque chose: pour la rendre en fran-
çais, il a fallu la morceler en quatre ou
cinq fragments. on ne dira plus après cela que
le français cultiver la période plus que l'anglais.
Mais l'air nous est. Quand même ça serait,
quand même je n'aurais fait tout que
des phrases d'une ligne, au nom de quel prin-
cipe supérieur en damnez vous les phrases

courtes et voyez vous dans l'usage de phrases
courtes la preuve de l'impuissance de la
langue ? Est-ce que partout aujourd'hui
la phrase courte n'a pas remplacé la phrase
longue ? Est-ce que cela n'est pas dans l'esprit
même de notre temps, et, au point de vue des
sciences de l'art, est-ce que cela n'est pas
meilleur ? Enfin, ce qui tranche tout, est-ce que
ces phrases courtes ne sont pas aussi dans le
génie de notre langue et ne la préfèrent-elles
aux plus longues, dont, si le répète, elle n'est nul-
lement incapable ? Mais comment n'avez vous pas été
frappé, de milliers de fois, de la gaucherie, du
sillage des longues périodes de la ~~et de l'usage~~,
qui trahit précisément par là son impuissance
d'une part à s'approcher de la langue ancienne,
d'autre part à rendre la pensée moderne ? — 2.° Voyez
avec l'air de ne faire un grief de la suite, qui

m'a coulé du front à l'encre le 11. 11. 88
Oh! vraiment, et ce que s'en va? J'en
sais trop bien jeu à vous répondre. Et
d'abord, je vous citerai votre propre
exemple. Mais laissez vous. Ce n'est
nullement pour vous en blâmer. C'est
pour vous en louer hautement. Pourquoi
donc? Faut-il vous rappeler les exemples
d'Aristote et d'Ancêtre, celui d'Isocrate?
Sans aller si loin, quelques vous donc que
Flaubert s'est tué, ponctuellement
tué à suer sur chaque mot, et cela
avec une langue toute soignée, et
ce qui est plus extraordinaire encore, dans

les mêmes conditions et pour les mêmes raisons
que nous? Oui, car, l'exclusion que nous prati-
quons, nous, à l'égard des formes grammaticales
dont nous ne voulons pas, lui, il se voyait obligé
de la pratiquer à l'égard des mots dont son
esthétique condamnerait l'emploi. Malédiction
sur l'artiste qui ne s'en pas! Celui-là, qu'il
s'en aille renouveler des bottes, pour apprendre
ce que c'est que le suent. Ne vous parlai-je pas
tout à l'heure de mon beau feu? En vérité, je
ne puis invoquer un plus grand exemple. —
3. Vous me dites que mon style est plutôt une
série de petits poèmes, pleins de lyrique et. et.
Non, je vous assure, je n'arrive plus à vos devoirs.
D'abord, ceci touche le style, c. à d. l'âme
de l'écrivain: vous ne pouvez donc en tirer
aucune conclusion définitive ou formelle

en ce qui concerne la langue. Il
ne s'agit pas ici des mots en eux-mêmes,
mais de la façon dont ils sont agencés, et
ce rythme n'est autre qu'un mouvement
purement psychique et personnel. C'est
la particularité d'un écrivain, voilà
tout. Mais ne croyez pas que j'ouïsse
de cette particularité. Ignorez vous donc
les beaux travaux de Blan sur po-
ésie et ne vous rappelez vous pas que
chez poète la disposition des longas et
des brèves constitue une musique
propre et que précisément elle eut

de ces stérans vous présente un petit poème? Il
n'en finit pas sur cette matière. En ce qui
général on peut dire 1^o qu'une prose non rythmée
= qui n'a pas son rythme à elle, leusté ou non,
est une impossibilité, attendre justement que
tout écrivain a son âme et que dans ça il
n'est bon qu'à garder des cochons; 2^o que la
prose, si elle mérite son nom, ne doit pas confondre
son rythme avec celui de la poésie. Voilà la
condition sine qua non. Maintenant, faut-il
faire défiler devant nous les grands écrivains de
ce siècle qui ont, nous pourrions le dire, fourni
à nouveau la prose française, ~~par~~ en y
introduisant un rythme et une mesure,
une prose propre! Chateaubriand et Rousseau
n'ont pas fait autre chose, mais ce Flaubert

que si vous citiez tout à l'heure n'aurait pas d'autre souci. Il aurait pu des jours à chercher un adjectif qui finit musicalement une période. Il trouve alternativement et alternativement, nous dit-on, fut une des plus grandes joies de sa vie. Je crois donc que ce souci est un principe d'art qui s'applique. Pour ce qui ne regarde, ma prose en français n'est pas moins poétique; mais si vous avouez que

nul n'a osé tirer la conclusion que ma langue
était inipristiquable. au contraire, c'est ce qui m'a
relevé dans un style. Que diriez-vous un instant
nant, si je vous dirais qu'en grec je suis les
plus semblables qu'en français, que si n'est-ce
donne rien au hasard, et que, suivant le sens
qu'elle exprime, je se termine par indifféremment
un ptyon sur un oxyton, un poryton, ou un
proparyton? oui, tout cela, je se le cache, je
m'a beaucoup coûté de sueurs. Mais si c'est que
sur le principe même de cette harmonie, sur les
règles mécaniques à suivre, il y aurait une
soute de chose à dire que j'ai toujours été
fente d'exposer, mais qui est difficile d'expli-
quer, d'indiquer même dans une lettre. — Enfin,
je vous trouve souverainement injuste pour

nos vulgaristes. Vous dites qu'on
tient les comptes sur les doigts de la
main d'un marchand. Eh bien, oui?
Que prétendez vous donc qu'il y ait? Vous
en voulez plus? attendez. Pour qu'on
passe un compte on veut des valeurs
acquies? Il y a quelques années, il n'y
avait personne (à ce propos, permettez moi
de vous faire observer que ni Vilares
ni Tolmos ne se sont servis de la
jour de l'année. C'est de l'antiquité
par A+B). Je ne vous cacherais pas non

plus pour finir que je proteste au lieu d'ami
dans mon orgueil d'artiste. Car, enfin, la langue
n'est bel et bien. Mais dans le T&J, et dans Zola
il y a autre chose. Je vois que il s'y trouve de
l'art qui ne court pas les rues. Ah, ce n'est
pas rien. Que cela ni ait été dit ici, c'est
crédible. Il ne m'en tague nullement. Les
témoignages ont abondé, cela est vrai. Mais j'en ai
un qui ne m'est pas indifférent: c'est le mien
propre. Je sais ~~ce~~ que j'y ai mis et je le crois
nullement de le dire.

J'ai bien peur que sur la question gênante
nous ne soyons pas d'accord. J'en
suis sûr. Ce serait désastreux, mais non! Il ne
s'agit pas de se soumettre à l'opinion de vos sœurs
qu'elle se trouve exprimée dans le fragment
de votre œuvre que j'ai mis dans le "Boer".

Dois-je tout vous dire? Kontos me
paraît plutôt dans le vrai. Tendre à
rapprocher la langue écrite de la langue
parlée, c'est proprement amener le
~~trouble~~ grammatical dans le deux
systèmes grammaticaux, et de par
suite de lois phonétiques aussi inéluctables
que la loi de l'astronomie. Il souhaite
de changer d'avis et c'est ce que
je vous dirai une fois que j'aurai lu
votre grand ouvrage, comme il mérite
d'être lu et médité. En somme, cher
Monsieur, voici mon impression et si vous

le donne en toute liberté! J'ai dit jadis
à propos de un frère Jean qu'il avait tout
ou rien. Un riche qui n'avait pas pour le moins
un million ne lui paraissait pas mériter ce
nom. Mais respirez! disait-il. C'est là un
noble instinct de la race et qui trouve en même
temps deux choses: son goût de grandeur et
son esprit empirique. Sans les pays à longue
histoire, où l'on sait ce que le riche a tout
genre, coutume acquies, où il y a Jean pour de
riches, on ne fait pas si de deux mille francs
de rente, cela, pour un jeune homme, constitué
dans la meilleure société un parti fort
présentable, et, si vos transports et points
devue en matière littéraire, vous verrez
qu'un journaliste qui a une idée nouvelle
et un homme fort est quand il en a deux,

il arrive à l'Académie tout droit.
en bien! laissez moi vos le dire: vous^{10.}
me paraissez vous-même tout à fait
grec. Il vous faut tout et les petits
riches acquises ne vous sont de
rien. Le grec moderne ne s'écrivait
pas il y a quelque temps. Vous avez
en deux cette langue un long livre
— le *Σιδι*, — un roman, et des
opuscules purement scientifiques où
l'usage de cette langue était di-
cussé comme possible dans les questions les plus

ardas. Depuis, vos yeux en de l'écrit au fol
sont est, Palauzes et Argyni. Nos projets,
nous accumulons feu à feu. Et le veur bien: nous
n'avons eu en que quelques liards. Mais enfin,
ce liards existent. J'admets n'avoir pas été un
Breser. Toujours est-il que j'ai au moins deux
mille liards de rente et que nos vents ont doublé.
C'est à ce moment que vos vœux nous faisaient
commencer fortune, pour arriver au million de
coup. C'est le air comme j'en, si le l'écrit; mais
c'est peu pratique et ce n'est pas l'an soit qui
aime avant tout deux à constater la vé-
lité. Hors de la vérité, il n'y a point de salut.

Je forme en ce moment deux hommes
pour l'École d'Athènes. Si vos vœux leur
envoient votre livre, j'écris qui il sera en
de mains dignes. Leur nom: Fossey, et

Fournier. Leur adresse: 48, rue ^{11.}
d'Ulm. Envoyez un exemplaire
à H. Pernot, 2, rue Lamartine
Lyon. Il en parlera dans les
~~Etats~~ grecs. Enfin, j'en ai que
~~C.C.~~ Michaelides, 19,
Brom Brompton Avenue,
Liverpool, mérite un
exemplaire. Moi, qui ne
suis pas de votre côté comme vous -

et qui apprécie les gens qui n'ont que un
liard, quand il est bon à eux - si bonne
que mon oncle a beaucoup de talent.
Il me demandait jurement un exem-
plaire. J'ai me veut d'inter vous. Si
prendrai la liberté de vous le soumettre.
Pardonnez ce qui bouillonne. Oui, certain-
ment, vous amirez à Athènes; vous
y parlez tout votre. J'ai une
mission. Au moment là, j'en aurai
pas besoin de qu'on m'aide. Il sera
bien le mieux, si vous pouvez, de vous
aider le mieux vigoureusement.
Votre bien dévoué toujours
Jean P. Simon.